

En lisant une lettre par exemple, nous pouvons instantanément décider de notre réponse, et cependant avoir à réfléchir avant de pouvoir formuler les propositions nécessaires pour exprimer cette réponse; ou encore, pendant que nous rédigeons un travail, que de fois ne sentons-nous pas, pour ainsi dire, qu'une certaine vérité est sur le point d'être énoncée, bien que ce soit une vérité que nous ne puissions immédiatement faire passer dans des mots. Nous savons, d'une manière générale, qu'une vérité est là, mais nous ne pouvons fournir le véhicule qui doit l'amener ici. Ce n'est qu'après avoir essayé différentes phrases, dont chacune implique une longue suite de propositions successives, que nous commençons à avoir la satisfaction de rendre explicite par le langage ce qui antérieurement était implicite dans la pensée. Ou encore, en jouant une partie d'échecs, nous avons besoin de prendre connaissance d'un grand nombre de relations complexes, actuelles et contingentes, de façon que, pour jouer le jeu comme il doit l'être, il nous faut faire un puissant appel à nos facultés de pensée abstraite. Cependant, en ce faisant, nous n'avons pas besoin de nous réciter un silencieux monologue sur tout ce que nous pouvons jouer et tout ce qui pourra être joué par notre adversaire. Enfin, pour donner un dernier exemple, dans quelques formes de l'aphasie, le patient a perdu tout vestige de mémoire verbale, et pourtant ses facultés de penser pour tous les besoins pratiques de la vie ne sont pas matériellement altérées.

En somme, donc, je conclus que, quoique le langage soit une condition nécessaire à la *construction originelle* de la pensée conceptionnelle, quand une fois la construction a été achevée, l'échafaudage peut être retiré et laisser cependant l'édifice aussi stable qu'avant. De cette manière, les concepts familiers se dégradent, pour ainsi dire, en récepts, mais récepts d'un degré de complexité et d'organisation qui n'ont été rendus possibles que par leurs ancêtres conceptuels. Avec Geiger, nous pouvons dire : *So ist denn überall die Sprache primar, der Begriff entsteht durch das Wort* (1). Cela n'empêche cependant pas qu'avec Frédéric Muller nous n'ajoutions : *Sprechen ist*

(1) *Ursprung der Sprache*, p. 91.

*nicht Denken, sondern es ist nur Ausdruck des Denkens* (1).

A l'exception du dernier paragraphe, mon analyse, comme je l'ai déjà dit, ne sera probablement attaquée par aucun psychologue évolutionniste ou non évolutionniste, car, à l'exception de ce paragraphe, j'ai arrangé à dessein mes arguments, de manière à éviter jusqu'ici les questions sujettes à controverse. On remarquera encore que ce paragraphe lui-même n'a en réalité rien à faire avec le point en litige, étant donné que la question dont il s'agit n'a trait qu'au processus intellectuel humain seul. Mais maintenant, après avoir ainsi débarrassé le terrain — quelquefois un peu longuement — nous avons à nous demander s'il est possible de concevoir que la faculté de parler, avec l'édifice qui en résulte, a pu prendre naissance, par une genèse naturelle, hors des facultés inférieures de l'esprit.

Comme nous l'avons précédemment vu, il est, de tous côtés, reconnu que la seule et unique distinction entre la psychologie humaine et la psychologie animale consiste en ce que la première présente cette faculté qui, autrement dit, signifie, comme nous l'avons déjà vu, le pouvoir de traduire les idées en symboles, et d'employer ces symboles à la place des idées.

C'est là, dis-je, la seule différence sur laquelle nous soyons tous d'accord, et toute la question est de savoir si c'est une différence de nature ou de degré. Depuis le temps où les anciens Grecs employaient le même mot pour désigner la faculté du langage et la faculté de penser, la convenance philosophique de l'identification est devenue de plus en plus apparente. La

(1) *Grundriss der Sprachwissenschaft*, I, p. 16. On remarquera qu'il y a une analogie évidente entre le processus ci-dessus décrit, par lequel l'idéation conceptuelle descend au rang de l'idéation réceptuelle, et celui par lequel, à un degré inférieur de l'évolution mentale, l'intelligence descend jusqu'au niveau de l'instinct. Dans mon précédent ouvrage, j'ai consacré bien des pages à l'étude de ce sujet, et montré que les conditions de la transformation des adaptations intelligentes, ou adaptations instinctives, se trouvent invariablement dans la fréquence de la répétition. Les Instincts de cette sorte (Instincts secondaires), peuvent être nommés des récepts dégradés, comme les récepts, dont il a été question dans le texte, sont des concepts dégradés. Ni les uns ni les autres ne pourraient être ce qu'ils sont maintenant sans leurs ancêtres plus développés. Quiconque s'intéresse spécialement à la question de savoir si la pensée peut exister sans mots peut consulter la correspondance entre M. Max Muller, M. Francis Galton, moi-même et d'autres dans *Nature* (mai et juin 1887, depuis publiée à part); entre le premier et M. Mivart, dans *Nature*, (mars 1888). Voir aussi un article par M. le juge Stephen dans le *Nineteenth Century* d'avril 1888. M. Whitney a fait quelques remarques excellentes sur ce sujet dans son *Language and the Study of Language*, pp. 403-411.

vérité peut avoir été obscurcie pour un temps dans les brouillards du Réalisme, mais des siècles de discussion ont entièrement éclairci l'atmosphère philosophique, en ce qui concerne du moins le sujet qui nous occupe. De là vient que, dans ces derniers temps, la seule question qui se pose à l'évolutionniste est celle de savoir pourquoi aucun animal n'a jamais appris à communiquer avec ses semblables? Pourquoi, seul, parmi les animaux, l'homme a-t-il été doué du *Logos*? Pour répondre à cette question, il nous faut entreprendre une étude assez complète de la philosophie du langage.

## CHAPITRE V

### LANGAGE

Étymologiquement, le mot langage signifie « faire des signes » au moyen de la langue, c'est-à-dire la « parole articulée ». Mais, dans un sens plus large, le mot est habituellement employé pour désigner tout acte de faire des signes en général, commelorsque nous parlons du « langage des doigts » des sourds-muets, du « langage des fleurs », etc. Où, comme le dit le professeur Broca, « il y a plusieurs sortes de langage, tout système de signes qui donne une expression aux idées d'une manière plus ou moins intelligible, plus ou moins parfaite, ou plus ou moins rapide, est un langage au sens général du mot. Ainsi la parole, le geste, la dactylologie, l'écriture hiéroglyphique ou phonétique sont autant de sortes de langage. Il y a donc une faculté générale du langage qui préside à tous ces modes d'expression, et qui peut être définie : la faculté d'établir une relation constante entre une idée et un signe, que ce soit un son, un geste, une figure ou un dessin de quelque espèce. »

La meilleure classification des diverses formes de la faculté de faire des signes que j'aie trouvée est celle qui est donnée par M. Mivart dans ses *Lessons from Nature* (p. 83), et je la citerai en ses propres termes :

« Nous pouvons, en somme, distinguer six différentes espèces de langage :

« 1° Les sons qui ne sont ni articulés ni rationnels, tels que les cris de la douleur ou le murmure de la mère à son enfant ;

« 2° Les sons qui sont articulés mais non rationnels, tels que le caquetage des perroquets, ou de certains idiots, qui répéteront sans la comprendre toute phrase qu'ils entendront ;

« 3° Les sons qui sont rationnels mais non articulés, par les-